

# LES SOUVENIRS DU PASTEUR CAMILLE RABAUD (1827 - 1921)



## PREMIERE PARTIE

L'ENFANCE A MONTREDON-LABESSONNIE, LE COLLEGE DE CASTRES,  
LES ETUDES DE THEOLOGIE A GENEVE ET A STRASBOURG,  
VOYAGE EN ALLEMAGNE.



## PRESENTATION<sup>1</sup>

*Ce manuscrit, inédit, comporte en fait trois parties. La première - et la plus longue, concerne la période 1827 – 1913, à savoir de la naissance de Camille Rabaud à ses noces de diamant. Il se décline en trois temps : un chapitre consacré à son enfance à Montredon-Labessonnié et à ses études au collège de Castres, puis sa formation théologique à Genève et à Strasbourg, occasion d'un voyage en Allemagne, un autre qui rapporte son activité pastorale à Mazamet et à Castres, un dernier consacré à sa retraite. Un complément sera ensuite rédigé, abordant les événements dramatiques, locaux et familiaux, liés au premier conflit mondial, au cours duquel périrent deux de ses petits-fils.*

*Nous proposons ici la première partie de ces Souvenirs, qui couvre les vingt-cinq premières années de sa vie, agrémentée de notes biographiques concernant un grand nombre de protagonistes cités ou permettant d'éclairer le contexte socio-politique de cette période.*

*Nous avons, pour leur rédaction, utilisé principalement les données en ligne sur les sites suivants : Musée virtuel du protestantisme ; Bibliothèque nationale de France ; Catalogue de la bibliothèque de la Faculté libre de théologie protestante de Paris, Internet Archive – Text Archive et deux dictionnaires de référence : Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine, volume 6 : Les protestants et Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine, volume 9 : Les sciences religieuses de 1800 à 1914<sup>2</sup>.*

*Né peu avant la révolution de juillet 1830, contemporain de celle de 1848 et du coup d'État du 2 décembre 1851, ayant fréquenté deux des facultés francophones de théologie protestante de son époque, son témoignage sur ses années de jeunesse présente un double intérêt. Un intérêt local d'abord : il décrit une enfance rurale dans la famille d'un pasteur protestant tarnais et évoque ensuite de nombreuses anecdotes à propos de l'enseignement secondaire à Castres sous la Monarchie de Juillet. Une contribution ensuite à l'histoire du protestantisme français : Camille Rabaud a, en effet, au cours de ses études, rencontré les principaux protagonistes, pasteurs et théologiens, qui ont participé à la refondation des Églises protestantes et aux vifs débats théologiques en vigueur au XIXe siècle. Plusieurs de ses condisciples de la faculté de Genève marqueront à leur tour l'histoire du protestantisme.*

*L'auteur explique la genèse de ce texte, initialement destiné à ses proches, mais que sa notoriété posthume nous a incités à livrer à un public plus large.*

*Vous m'avez, plusieurs fois, demandé de vous laisser par écrit, les souvenirs de ma longue vie ; vœu du cœur, peu raisonnable, puisque ma vie, n'offrant rien de caractéristique, n'a été qu'une vie moyenne, paisible et heureuse, comme celle des*

<sup>1</sup> Notes : Olivier Héral. Les notes de bas de page en caractères gras sont celles du manuscrit original.

Nous remercions vivement Sylvie de Comte Wittevrongel (Vincennes) de nous avoir confié la version dactylographiée de ce texte.

<sup>2</sup> Sous la direction de Jean-Marie Mayeur et Yves-Marie Hilaire, Paris : Beauchesne, 1993 et 1996.



peuples sans histoire. Il y a, d'ailleurs, une douce satisfaction à évoquer les faits d'un lointain passé — peut-on se défendre d'une certaine mélancolie — au soir de la vie quand l'ombre et le froid de la nuit commencent à vous envahir ? Quand tout — lumière, mouvement, enthousiasme, vigueur, espérance — aboutit à la cendre morte d'un foyer éteint ? Dans l'inaction et la solitude de la fin, ne sent-on pas son cœur serré et assombri au souvenir de tant de vides, en soi et autour de soi, de tant de bien-aimés disparus, de joies taries, de déceptions ? Dépaysé au milieu de ses contemporains, seul dans la foule fébrile, on a des goûts tout opposés ; on se nourrit surtout des problèmes d'en haut, alors que le monde court bruyamment après les réalités terrestres. En outre, que sont de simples souvenirs ? Un reflet des choses vécues, sans vibration, sans couleur, sans fraîcheur — comme un herbier dont les fleurs desséchées et inodorantes sont sans charme et sans beauté. En prenant la plume, pour réveiller les souvenirs d'antan, on éprouve donc des impressions mêlées, plates, pénibles — ce qui m'avait toujours éloigné d'un retour en arrière, d'un tableau rétrospectif de mon humble vie pastorale. Mais voilà ! Le 25 octobre 1913 s'approchait — date de nos noces de diamant, ainsi que nous avons déjà célébré nos noces d'argent, et d'or, en attendant les noces d'azur, les noces éternelles du ciel. Et c'est pour marquer d'un caillou blanc cette date saillante de notre vie, que je me décide à laisser, entre les mains des miens, ces quelques souvenirs sans importance, souvent puérils, que ma mémoire affaiblie va essayer d'arracher à la nuit du temps. Puissent mes enfants y trouver quelque plaisir et l'ennui n'être pas le prix de leur lecture ! Puisse surtout le cœur y trouver quelques leçons pour l'ennoblir !

## L'ENFANCE

Né le 24 janvier 1827 à Labessonnié, dans la dernière maison de droite au débouché de l'avenue de Réalmont, je suis toujours resté fidèle au petit village où se sont écoulées mon enfance et ma jeunesse, et je l'aime à la dernière heure, autant que jamais. J'y retrouve mes vieilles allées, mes vieilles ruines, mes vieilles fontaines où j'ai pris à la glu tant d'innocents oiseaux. Mes plus anciens souvenirs remontent à l'âge de trois ans, lorsque je débutais dans la vie publique, comme tambour de la garde nationale. La révolution de juillet 1830 venait d'éclater, remuant le pays de fond en comble et provoquant, en la moindre localité, la formation d'une minuscule garde nationale. Je me vois encore, encadré entre les deux citoyens tambours, Bizette et Toinou, qui, chaque soir, battaient la retraite, en parcourant l'unique rue et plaçaient complaisamment, au milieu d'eux, le moutard gâté, tout fier de jouer un rôle. Après ce premier haut fait, en vint un second, moins glorieux. J'avais huit ans ; la petite bourgeoisie, très jalouse de ses origines vis-à-vis de ceux qu'elle appelait dédaigneusement *Les Grisets*, était nombreuse au village à cette époque. Elle avait l'habitude de se réunir chaque année autour d'un plantureux repas, chaque famille à son tour invitant les autres. Le tour de ma mère était venu et c'est à cette occasion que je commis... le péché d'ivresse, la seule fois de ma vie. De mauvais plaisants, mes voisins de table, remplissaient mon verre et m'incitaient à le vider lorsque tout à coup, comme un insensé, je me mis à gesticuler, à tenir des propos incohérents. Grand émoi, que peut avoir cet enfant ? Ce fut un brouhaha général ; ma mère est affolée, on se lève de table, on m'emporte au lit. Et heureusement, M. Barthe de la

Rivière, médecin et ami de la famille, est là, parmi les convives. Il m'examine et s'empresse de rassurer tout le monde sur le sort de ce précoce disciple de Bacchus : les fumées du vin avaient seules causé ce désastre.



Le pasteur Adolphe Monod (1802-1856)

A peu près à la même époque, j'assistai encore à un dîner donné par mon père, à l'occasion d'une tournée de prédications, faites par le grand orateur Adolphe Monod<sup>3</sup>. Il était partout, indiscrettement suivi du cortège de quatre ou cinq jeunes pasteurs parasites. A ce cortège, s'étaient joints des parents et des amis. En sorte que ma pauvre mère, dans un village sans ressources, s'était donné une peine infinie pour bien traiter son monde. C'était un dimanche ; au milieu du repas, un pasteur mal appris, Pelet de Réalmont, placé en Poitou, interpella ma mère, et d'un air confit : *Madame*, lui dit-il, *un tel dîner a dû occuper un nombreux personnel et ce n'est pas sanctifier le dimanche que de faire ainsi travailler vos serviteurs. Monsieur*, lui répond aussitôt ma mère piquée au vif, *si vous n'étiez pas venu, nous n'aurions pas eu tant d'ouvrage*, leçon méritée qu'accentua encore un silence général. De la prédication d'Adolphe Monod, je n'ai gardé que le vague souvenir d'une parole harmonieuse et apaisante.

Encore un dernier trait de cette époque : deux mois avant l'ouverture de la chasse, suivi d'un chien d'arrêt, je le lance dans un champ des Molières. Laylayé fut toujours la terre de prédilection de mes ravages : houx, oiseaux, gibier, tout y passait ; cet âge est sans pitié. Le chien tombe en arrêt et c'est en compagnie de tout jeunes perdreaux qui courent éperdus après leur mère. J'excite le chien qui se jette sur eux, et en éventre trois ou quatre, que je rapporte, jubilant de cette chasse mirifique. Ce dut être en même temps une fière leçon donnée à ce chien d'arrêt. Grande satisfaction pour ma fureur cynégétique ; de là, peut être vient à Paul, par atavisme, sa rage endiablée pour la chasse. Une de mes joies alors était d'aller à cheval,

---

<sup>3</sup> Adolphe Monod (1802-1856). Le cinquième fils du pasteur Jean Monod, frère du pasteur Frédéric Monod, fit ses études à Genève. Lors d'un premier ministère à Naples, il se « convertit » aux idées du Réveil. Nommé en 1828 pasteur à Lyon, il entre en conflit avec la majorité libérale des « anciens » du consistoire qu'il juge non-chrétiens, « incrédules et profanes ». Jugé fanatique, car il n'accepte de distribuer la Cène qu'à ceux des fidèles qu'il juge dignes, sa révocation est demandée pour « refus de service » (1832). Il devint alors le pasteur d'une église indépendante. En 1836, le ministre - protestant - de l'Instruction publique et des Cultes, Claramond Pelet de la Lozère, le nomme à la faculté de Montauban, où il enseigne la morale, la prédication, l'hébreu, puis l'exégèse. Il finira sa carrière à Paris comme pasteur à l'Oratoire. Très recherché pour son talent de grand orateur, il allait partout où on lui demandait de prêcher. Ses tournées de conférences firent progresser l'orthodoxie. Il fut un des fondateurs de l'Alliance évangélique. Vers la fin de sa vie, il évolua vers une position plus modérée.



conduit par un piéton, chez mes parents du Cros, près de Viane, une fois par an. Les distractions n'y étaient pas grandes. Mais ma liberté était complète et tous les miens me comblaient d'amabilités.

En prenant de l'âge, ma bride s'allongeait et j'avais la liberté, à ma grande joie, de passer de nombreuses semaines avec mon cousin Edmond Olombel, chez notre excellente grand-mère maternelle, Madame veuve Julien de Montvert, qui nous hospitalisait, nous aimait passionnément et nous gâtait en proportion à Castres, promenade de l'Hôpital. Nous suivions l'école primaire de M. Roland<sup>4</sup>, instituteur capable, sorti de Viane, inventeur d'une méthode spéciale et qui fut appelé à Paris pour l'organisation des écoles régimentaires. Le Moniteur général de la classe, appelé Blanchard, était à mes yeux d'enfant auréolé de gloire ; il s'annonçait comme un Phoenix, il a fini comme un moineau ; tant il est vrai qu'il ne faut pas juger sur un début mais attendre les faits ; tel commence avec éclat qui meurt obscur. Entre temps, les enfants des trois familles Olombel, Rabaud, Déjean (Edmond, Mathilde, Emilie ; Camille ; Anna, Laure, Marie), Joséphine, Philippine, Elisa, trois sœurs filles de madame Julien — cousins qui n'ont jamais cessé de s'aimer — étaient cordialement reçus à Escalat près de Tournemire. Là, toute la bande enfantine, absolument libre et comme emportée par un vent de folie, s'abandonnait du matin au soir à cent sottises par jour, soit à dévaster la vigne et les fruitiers, soit à pêcher le goujon dans le ruisseau, les jambes à l'eau jusqu'au genou, soit à mitrailler avec un petit canon de buis les volailles destinées à la broche ; attachée à un banc, elles recevaient la charge presque à bout portant. Tout nous était permis. Les séjours de Galat étaient des jours de fête ; Galat était notre paradis.

Ne paraissant que par intervalle à l'école Roland, dans mes séjours intermittents à Castres, je recevais des leçons de latin de mon bien cher père dont j'ai le cuisant regret d'avoir trop souvent lassé la patience ; suivant le programme du collège, il me poussa jusqu'en cinquième ; et il me souvient douloureusement que je mettais bien moins d'ardeur au travail qu'il n'en mettait à m'instruire ; il en avait un chagrin, qui, malgré les ans et les événements, n'a cessé de peser sur mon cœur ; il était si bon et j'étais si gâté ! Ma mère n'était pas moins bonne que lui, leur grande joie était de me faire plaisir.

J'avais la grande passion des oiseaux, passion innée que ma mère favorisait de son mieux ; elle avait la faiblesse de me faire accompagner, moi, gamin de huit ans, par une bonne au milieu des champs et des bois, pour... chercher des nids ! Je faisais même pire : au détriment des houx de Laylayé, je leur enlevais l'écorce pour leur mort, j'en faisais de la glu ; et, cruellement, sans en avoir conscience mais avec une extrême joie, je tendais des paillettes de glu le long des rigoles coulant des fontaines ; je faisais de nombreux prisonniers, parfois des oiseaux ne vivant pas en cage, comme la fauvette, la mésange, le rossignol ou bien de malheureuses mères,

---

<sup>4</sup> Ecole spécialement consacrée aux enfants appartenant au culte calviniste et qui pratiquait une méthode d'enseignement mutuel : certains enfants y apprenaient à lire, écrire et compter en six mois selon Magloire Nayral, *Biographie castraise ou tableau historique, analytique et critique suivie des chroniques des antiquités castraises*, tome IV, Castres : Vidal, 1837.

dont les petits, fraîchement éclos, mouraient faute de pâture. Ou bien encore, le soir, nous faisons la chasse à la *léminade*. Armés d'une lanterne sourde, dans les allées de Lalayé, fourmillant alors d'oiseaux de toutes sortes, nous les surprenions traîtreusement dans leur sommeil, et nous emportions par douzaines les innocentes bêtes. Ma passion des oiseaux avait tourné à l'idée fixe ; et nul doute que mes premières études en aient beaucoup souffert.

## LE COLLÈGE

Sonnèrent mes treize ans, l'âge de l'exil, la fin de ma pleine liberté, l'abandon de mes oiseaux pour le cloître du Collège de Castres ; ce fut pour moi une terrible épreuve. Aussi, comme transition, mon excellente mère fit le sacrifice de quitter son chez elle, mon père, et toutes ses habitudes et s'installa un hiver à Castres, pour m'éviter la crise de l'internat. Puis mes parents me placèrent en pension chez mon oncle, le Pasteur Déjean, d'où je suivais les classes du Collège. Aspirant sous l'influence paternelle, à une vie chrétienne de plus en plus parfaite, je fis un petit journal où chaque soir en conscience, je consignais mes moindres actes, mes pensées les plus intimes et, avec une entière confiance, je le laissais naïvement dans un tiroir ouvert, n'admettant pas la possibilité de la violation des secrets les plus secrets de mon cœur. Mais un jour, injustement bafoué par mon oncle et profondément ulcéré (car la raillerie blesse plus profondément qu'un reproche direct), je laissai couler dans mon Journal les flots de mon indignation. Quelle ne fut pas ma stupeur, lorsque, à cette occasion, je pus constater que mon candide journal était lu chaque jour, que mon ressentiment était connu, puisqu'on me cota grief d'interpréter faussement des ironies qui n'étaient que pour mon bien !



*Hippolyte Scipion Déjean* (1804 - 1869), oncle de Camille Rabaud et pasteur à Castres

Mon parti fut vite pris, je déchirai mon journal et le jetai au feu. Depuis, comme chat échaudé craint l'eau tiède, plus jamais nul ne surprit un journal dans mes tiroirs. Déception doublement douloureuse, en elle-même d'abord, et puis, parce que c'était la première, suivie de beaucoup d'autres dans le cours de la vie, très pénible pour un jeune qui, dans son épanouissement, se heurte à la laide réalité.

Mon temps de collègue ne fut pas, comme on le dit souvent, *le plus beau temps de ma vie* ; loin de là ; mon acclimatation ne se fit jamais. Ce brusque passage du grand air et de la liberté des champs à l'encasernement du vieux cloître des moines de



jadis, plus facile aux enfants déjà claquemurés dans l'enceinte d'une ville, est particulièrement lourd pour des enfants accoutumés aux mouvements sans entraves, aux horizons étendus. Au surplus, très timide, cette vie nouvelle, si différente, si étouffée, sous la férule d'une discipline nécessaire, au milieu des quolibets et parfois des persécutions des vétérans, me jetait dans une amère tristesse, dans la nostalgie du village quitté. J'étais surtout pris à partie par un lâche vétéran, presque deux fois grand comme moi, me poursuivant de ses vexations, abusant impunément de sa force. Poussé à bout, je lui propose un duel à coup de poings, dans une salle à part ; sûr de la victoire, il accepte avec empressement ; nous voilà aux prises ; tout bouillonnant d'un long arriéré à venger, je fonds sur lui, mes forces décuplées, je le terrasse, je lui meurtris le visage, je frappe jusqu'à ce que, la face tuméfiée et ensanglantée, il crie merci. Dès ce jour le respect de tous me fut acquis. Que de fois aussi, dans la vie, le poing est source de considération ! La faiblesse opprimée finit par se révolter et reprendre ses droits ; c'est le génie des révolutions. Je n'eus qu'à me louer de tous mes professeurs, sans pouvoir affirmer qu'ils avaient en retour à se louer de moi. Mes connaissances médiocres, ma gaucherie, ma surdité intermittente me mettaient en fâcheuse posture. Mon premier professeur fut monsieur Tailhades qui tenait la Cinquième et me défendit contre les incessantes taquineries dont j'étais victime, moi pauvre campagnard dépaysé. Quelle reconnaissance ne lui en ai-je pas gardée ! Aussi, dans la suite, quand nous nous sommes retrouvés à Castres, lui à la retraite, moi en pleine activité pastorale, je l'ai beaucoup vu, surtout au cours de ses longues infirmités. Le professeur de Quatrième, monsieur Cazeneuve, éminent latiniste, me fit aimer le latin et me témoigna une paternelle sympathie, ma surdité ne me permettant de suivre la classe qu'avec peine. Monsieur Chainé, professeur de Troisième, manquant d'autorité n'obtenait aucun bon travail de ses élèves qui faisaient de la classe une salle de Comédie, où l'on était impatient de se rendre pour s'amuser. C'était à qui inventerait, chaque jour, un tour nouveau ; on en ferait un livre ; la bonté du professeur avait dégénéré en une irrémédiable faiblesse ; année presque perdue. Quant au professeur de Seconde, monsieur Mairan, il faisait au contraire admirablement sa classe, craint autant qu'aimé, enseignant avec méthode et nous inspirant l'adoration des Odes d'Horace. La Rhétorique nous donna, pendant trois mois, le spectacle d'une parfaite anarchie, d'un perpétuel pugilat du professeur avec ses élèves. Ce professeur, Bariot, saltimbanque, fertile en pasquinades, nous vola notre temps et nous démoralisa. Une fois expulsé, nous eûmes, le reste de l'année, monsieur Canet, charmant professeur de vingt-deux ans, mais qui nous servit une Rhétorique à l'eau de roses, la même sans doute qu'il donnait aux jeunes filles de la pension Larchevêque. Enfin, monsieur Marignac, dénommé Pépin le Bref, à cause de sa courte taille, fut notre excellent professeur de philosophie, sans envolées géniales certes, mais consciencieux et dont le cours était intéressant, à force de précision et de clarté. Ma claustration universitaire dura cinq ans et, pendant cette longue période, pas d'événement notable sauf, un fait seulement, un petit complot dont j'ai oublié l'objet. Il ne s'agissait de rien moins que de soulever le Collège, à huit ou dix, de tenir bon, de résister jusqu'à ce que nous eussions obtenu gain de cause. Nous étions filés, surveillés de près ; j'avais avec les ans un peu dépouillé ma timidité native, et un jour que, me promenant avec un camarade dans la cour du collège, nous ressassions les combinaisons du fameux complot et que je



lui disais avec énergie : il faut résister *usque ad mortem*. Tout à coup, je sentis une main frapper dur mon épaule ; c'était le principal, monsieur Choit, surnommé chouette, qui m'avait entendu et qui, de sa voix métallique et nasillarde, me cria : *Ah ! compère Rabaud, je vous y prends, usque ad mortem ; soit, mais en attendant, allez en retenue usque ad la semaine prochaine*. Excellent administrateur, cœur très bon, grand criard, qui avait fondé le collège et lui avait acquis renom et prospérité, pendant les premières années de sa gestion. Particulièrement jaloux de sa caisse, il se faisait un point d'honneur, auprès de son conseil d'administration, de la défendre âprement contre toute dépense superflue. Ce qui explique ses économies d'Harpagon sur les menus du réfectoire et sur l'éclairage des salles d'étude. Nous étions obligés, par nos caisses de provisions, d'apporter nos suppléments à l'insuffisance de nourriture. Et quant aux trois quinquets, lumignons fumants destinés à éclairer l'immense salle, ils l'éclairaient si peu que force nous était ou de nous crever les yeux à travailler sans voir ou à nous brûler les prunelles en se collant devant des sales chandelles qui nous enfumaient. C'est ainsi qu'un grand nombre d'élèves ont abîmé leur vue. De là, ma myopie. Car, jusqu'à quinze ans, j'ai eu d'excellents yeux. Mais cet état de choses convenait à la bonne tenue de la caisse ; Chouette était content et son conseil applaudissait à ses hautes capacités financières. De toutes les gamineries dont nous nous rendions coupables, une seule me revient à l'esprit. Il s'agit d'un de nos braves condisciples, seize ans, un peu benêt, dont nous nous amusions, lui consentant, comme d'un jouet. Il s'était épris, sans lui avoir jamais parlé, d'une folle passion pour une des jeunes filles de la pension Larchevêque. Il l'avait simplement aperçue au temple, du haut de la tribune où on menait les collégiens ; le dimanche, se flattant de mieux attirer les regards, il gantait des gants blancs et se mettait des... éperons ! Il en rêvait, le malheureux, et, pendant les récréations, nous saturait de son amour et de ses projets fantastiques pour informer la Dulcinée de son adoration. La bonne de Galat, presque tous les matins, portait des gourmandises à la pension Larchevêque pour Mathilde, au collège pour Edmond et pour moi. Une infernale idée nous saisit : utiliser cette bonne pour nouer une intrigue ! Un matin, nous donnons à la bonne la lettre suivante avec prière d'appeler au parloir Monsieur C. M. et de la lui remettre de la part d'une jeune fille de la pension Larchevêque qu'elle vient de voir. Voici cette lettre haletante, brûlante : *Monsieur, sans vous connaître, j'ai deviné vos sentiments, votre regard m'a parlé... Mon cœur fait écho au vôtre... Que ne puis-je vous en dire plus long ! Mais cachée et tremblante dans un coin du jardin, j'écris au crayon, en hâte, sur mes genoux, m'exposant à être surprise, expulsée... Quel péril pour vous, idole de mon âme, ne braverai-je pas ! Je vous envoie ces mots fiévreux par la bonne, avec l'ardent espoir que vous y répondrez par la même voie. Adieu, mon ami... Adieu, idéal de mon cœur !* Bien stylée, la bonne s'acquitte exactement de sa mission, appelle C.M., lui remet la lettre très mystérieusement ; et peu après, nous voyons accourir, hors de lui, le pauvre halluciné : *J'ai une lettre ! Venez ! Allons la lire ensemble derrière le platane*. Aussitôt dit, aussitôt fait ; et le voilà, tremblant, pleurant de joie, nous faisant la lecture de la lettre enflammée. A peine est-elle finie, que, ne pouvant plus nous contenir, nous éclatons d'un fou rire, sans pitié, et nous nous enfuyons dans toutes les directions — laissant seul notre malheureux ami, consterné et furieux. Passant tout à coup de l'extrême joie à l'extrême colère, peu s'en fallut qu'il nous fit un mauvais parti. Il ne parlait de rien moins que de nous tuer



et, armé d'une bûche, il nous menaça longtemps. Nous aurions bien mérité un châtiment. Mais quelques jours suffirent à effacer ces impressions. Et depuis, souvent, nous en avons bien ri, avec notre victime elle-même. Il nous pardonna complètement, le brave camarade, regrettant seulement de ne pas avoir eu le premier l'idée de nous jouer à nous le même tour.



Benjamin Jaurès (1823 – 1899), condisciple de Camille Rabaud au collège de Castres

Parmi mes condisciples, deux entre autres marquèrent plus tard : l'amiral Jaurès<sup>5</sup>, oncle du grand orateur Jean Jaurès et Edmond Goudinet<sup>6</sup>, poète dont plusieurs œuvres furent jouées avec succès dans les théâtres.

## GENÈVE<sup>7</sup>

Les études classiques terminées, le baccalauréat passé à Toulouse, où l'on se rendait en huit ou dix heures, dans une diligence à trois corps, partant de la rue des Trois-Rois, il fut question de la faculté de Genève, rêve de tout temps de mes jeunes années. Question capitale, voyage merveilleux pour un petit rural effarouché. Nous voilà dans tout l'enfièvrement du départ ; nous interrogeons de tout côté, nous prenons mille informations, des informations plus ou moins saugrenues : là-bas, dans ce lointain pays où les diligences vous conduisent en trois jours et trois nuits,

<sup>5</sup> *Constant Louis Jean* Benjamin Jaurès, né à Albi (1823 – 1889), officier de marine, frère de l'amiral Charles Jaurès et grand-cousin de Jean Jaurès. Ce dernier l'appelait affectueusement "mon oncle" en raison de leur différence d'âge, Benjamin Jaurès ayant trente-six ans quand Jean Jaurès est né. Après une intense et brillante carrière militaire et politique, il fut nommé ministre de la marine en 1899, un mois avant son décès.

<sup>6</sup> Edmond Goudinet (1828 – 1888), auteur dramatique. A fait jouer sur les scènes parisiennes une quarantaine de pièces, dont certaines avec succès. Il est à peu près oublié aujourd'hui. Il a collaboré avec Eugène Labiche et avec Alphonse Daudet.

<sup>7</sup> Le séminaire à Genève, pour l'instruction des ministres des églises réformées a été mis en place par la Loi relative à l'organisation des Cultes du 18 Germinal, an X (8 avril 1802). Genève était depuis le 15 avril 1798, par le Traité de Réunion, intégrée au territoire de la République française et choisie comme préfecture et chef-lieu du département du Léman. Le séminaire protestant de Montauban, héritier de l'Académie de Montauban et de Puylaurens, fondée en 1598 et supprimée en 1685, où le père de Camille Rabaud fit ses études de théologie parmi les premiers, n'ouvrit qu'en 1808. Par la suite, malgré le rattachement de Genève à la Confédération suisse en 1815, des étudiants français continuèrent de fréquenter la faculté de Genève jusqu'en 1831. Une circulaire du ministère des cultes d'octobre 1832 imposa que, pour pouvoir exercer leur ministère, les pasteurs français formés à Genève devaient terminer leur cursus en France, la plupart du temps à la faculté de théologie protestante de Strasbourg, ce qui fut le cas de 1833 à 1871. En janvier 1872, le ministre de l'instruction publique et des cultes, Jules Simon (1814 - 1896) consentit à nouveau, par lettre, à ce que les Français puissent prendre leur grade théologique à Genève.



comment s'habille-t-on ? Tout le monde parle-t-il français ? Etc... Nous partons avec mon cher père ; grande diligence à cinq chevaux, postillons à veste courte et parements jaunes ou rouges ; un interminable roulement dans cette boîte mobile, où l'on s'ankylose, où l'on respire à pleins poumons une poussière fine et blanche, surtout dans les plaines du Bas-Languedoc, sur les routes inoubliables de Mèze et de Montagne.

Nous arrivons enfin à Genève, notre Jérusalem, en piteux état, tout moulus ; et en traversant la ville, nous constatons sur les murailles, les traces fraîches des boulets et des balles de la dernière révolution de septembre 1847 qui avait bouleversé la cité et remplacé un gouvernement aristocratique et conservateur par la démocratie : le gouvernement des bouzingots<sup>8</sup>. Le grand promoteur de la révolution avait été James Fazy<sup>9</sup>, un chef de large envergure, véritable homme d'état que, dans la suite, j'entendis souvent au *Grand conseil*. Installé dans une pension d'étudiants en théologie, rue du Rhône, chez madame Audibert, je me rencontrai là, avec sept à huit étudiants fraîchement débarqués comme moi, au nombre desquels mon ami Auguste Moulinié<sup>10</sup> avec qui, après quarante ans de séparation, nous nous sommes retrouvés à Castres, où nous avons passé dans une cordiale intimité les dernières années de sa vie. Genève, ses remparts et ses fossés à la Vauban, ses belles rues, son église de Saint-Pierre sur la hauteur, ses somptueux hôtels, son île Rousseau, son Lemman encadré de rives enchanteresses, son Salève à côté, à gauche le Jura avec ses noires forêts de sapins, à droite dans le lointain le grandiose Mont Blanc dont la cime de quatre mille mètres se colore délicieusement en rose au coucher de soleil, tout cela fut pour moi un émerveillement, comme un conte des Mille et une nuits. Mon père passa huit jours. Et je n'ai jamais oublié qu'à son départ, me trouvant si loin, si loin du sol natal, tout désarmé dans un monde inconnu, je sentis au cœur un vide immense, comme une impression d'effroi, l'impression de quelqu'un qui se croit perdu.

Mais peu de temps suffit pour remplacer cette impression par des impressions nouvelles. Les professeurs, les cours, les amis, quelques excursions, la ville parcourue en tous sens, m'ensorcelèrent. J'étais dans un ravissement croissant et je ne songeais plus qu'à jouir de mon bonheur. Mes rares lettres — soixante-cinq — à mes parents et à quelques amis ne respiraient qu'enthousiasme. Les quatre-vingt dix étudiants — quatre-vingt français, dix genevois — formaient un petit peuple à part, animés d'un excellent esprit de camaraderie. Dans le nombre brillaient des étoiles qui

<sup>8</sup> Terme politique faisant référence par analogie à la révolution de Juillet 1830 en France : les romantiques se divisèrent en bouzingots et en jeunes-France. Les premiers adoptèrent l'habit de conventionnel, le gilet à la Marat et les cheveux à la Robespierre ; ils s'armèrent de gourdins énormes, se coiffèrent de chapeaux de cuir bouilli.

<sup>9</sup> Né le 12 mai 1794 à Genève où il décède le 6 novembre 1878, James Fazy fonde notamment en 1825 *Le Journal de Genève* et en 1846 le *Parti radical genevois* dont la genèse remonte à 1835 déjà. Entre 1847 et 1860, il est plusieurs fois Président du Conseil d'Etat de la République et Canton de Genève. Il est également député à la Diète Fédérale en 1848. Conseiller aux Etats à plusieurs reprises entre 1848 et 1872, Conseiller national de 1857 à 1866, professeur ordinaire à l'Université de Genève en 1873.

<sup>10</sup> *Pierre Germain* Auguste Moulinié, né en 1829, pasteur et fils du pasteur Henri Germain Moulinié. Il épousa à Vabre, en 1860, Elisabeth Julie Henriette Blanc.

ont marqué plus tard : Louis Tournier<sup>11</sup>, poète des enfants, Franck Coulin<sup>12</sup>, orateur classique, beau comme un Adonis, que sa solennité fit surnommer la cathédrale, Auguste Bouvier<sup>13</sup>, évadé de l'orthodoxie, profond penseur, futur professeur de la faculté, Tissot<sup>14</sup>, philosophe devenu professeur de la faculté de Lausanne, Ernest Fontanès<sup>15</sup>, que son éloquence fit appeler le Lamartine protestant, Albert Réville<sup>16</sup>, notre meilleur, notre plus fécond théologien moderne, mort professeur au Collège de France, Auguste Moulinié, directeur de l'école Samuel Vincent<sup>17</sup>, Eugène Arnaud<sup>18</sup>, historien du Dauphiné protestant. Les cours n'étaient pas suivis plus que de raison et les étudiants les mieux doués étaient peut-être les moins assidus. Entre chaque cours, dix minutes d'intermède, pour détendre les nerfs un peu éprouvés par cinquante minutes de pesante théologie ; dix minutes d'explosion de joie française ; nous assistions parfois à des scènes désopilantes, telle celle qui se passa entre le doux Evariste Martin, plus tard pasteur à Saint Ambroise, le rageur Abelous<sup>19</sup>, plus tard pasteur à Puylaurens et mon ami, le chevaleresque Chardon, futur aumônier de l'Armée d'Orient et qui mourut du choléra dans les tranchées de Sébastopol.



François-Eugène Arnaud (1826-1905) et Albert Réville (1826-1906),  
condisciples de Camille Rabaud à la faculté de Genève.

<sup>11</sup> Genevois, il a présenté sa thèse *Des miracles dans le Nouveau Testament* le 5 décembre 1851.

<sup>12</sup> 1828-1907, éminent pasteur de l'Eglise de Genève. Genevois aussi, il a présenté sa thèse *Recherches critiques sur l'Épître aux Ephésiens, particulièrement sur la question de ses premiers lecteurs* également le 5 décembre 1851.

<sup>13</sup> 1826 – 1893. Genevois, il a présenté sa thèse *Etude sur les conditions du développement social du Christianisme* le 12 décembre 1851. Il épousera, en 1852, une des cinq filles du pasteur Auguste Monod. Il sera en particulier professeur de Dogmatique à la faculté de Genève et publiera plusieurs ouvrages de théologie et de documents historiques.

<sup>14</sup> David Tissot, lui aussi genevois aussi, a présenté sa thèse *Essai sur les antinomies dans le Christianisme* le 14 décembre 1849.

<sup>15</sup> 1828 – 1903.

<sup>16</sup> 1826-1906. Longtemps pasteur réformé à l'Église wallonne de Rotterdam, il noue des relations scientifiques avec le cercle libéral de l'université de Leyde, l'École de Tübingen et Ernest Renan. Ses publications en font un représentant important du courant libéral et historique-critique. Rentré en France en 1873, cessant d'être pasteur, il défend la démocratie républicaine. En janvier 1880 paraît le décret inspiré par Jules Ferry qui institue la première chaire d'histoire comparée des religions au Collège de France : Réville y est nommé, soutenu par Renan et Gambetta. Il renonce alors à toute fonction dans l'Église pour respecter le principe de laïcité. En 1886, il est nommé président de la section des sciences religieuses créée à l'École pratique des Hautes Etudes. Auteur d'une *Histoire des religions*, ses travaux portent sur l'exégèse biblique, l'histoire et la philosophie religieuse.

<sup>17</sup> Samuel Vincent était un célèbre théologien protestant français, né en 1787 (Nîmes), décédé en 1837 à Nîmes.

<sup>18</sup> François-Eugène Arnaud (1826 – 1905), fils du pasteur Louis-François Arnaud, président du premier Synode de la Drôme, pasteur comme son père, mais aussi archéologue et historien célèbre du protestantisme, auteur de très nombreux ouvrages qui font maintenant référence, telle sa monumentale *Histoire des protestants du Dauphiné, au XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle*.

<sup>19</sup> David Louis Abelous, né en 1828 à Bédarieux.



Contredit sur un point par Evariste Martin, Abelous lui crache au visage, le doux Martin s'essuie humblement de son mouchoir. Mais Chardon, qui l'a vu, s'élançe et applique à Abelous une gifle retentissante, aux applaudissements de tout l'auditoire qui abhorrait Abelous. Celui-ci rugit : *Je ne supporterai pas l'outrage*, dit-il à Chardon, *nous allons déposer notre robe pastorale et nous battre sur le terrain ; d'accord*, répond froidement Chardon, *mais à une condition. Laquelle ? Que je choisirai les armes. Choisis. Je choisis... le canon !* Nouveaux rires, nouveaux applaudissements. Bientôt, Abelous dut quitter la faculté et Genève ; et c'est ce mauvais homme que je devais avoir comme persécuteur, avec le docteur Mellier, de Puylaurens, dans le consistoire de Castres, durant la terrible période du synode de 1872<sup>20</sup>. L'enseignement de la faculté de Genève fut plutôt moyen que supérieur, peut-être même plutôt faible que moyen. A part le cours d'histoire ecclésiastique, fait par Etienne Chastel<sup>21</sup>, un vrai bénédictin, aussi consciencieux que savant, tous les autres ne dépassaient pas l'ordinaire, si même ils l'atteignaient. Monsieur Munier, élève de Talma, nous intéressait bien plus par ses leçons de diction que par ses leçons d'hébreu, dont nul ne sait rien et lui, pas beaucoup plus — soit dit sans offenser sa mémoire. Comme homme et comme prédicateur, il était très estimé. Le très vénérable monsieur Cellierier<sup>22</sup> nous donnait une exégétique aussi minutieuse que pieuse, sans élan ni vue générale. Monsieur Oltramare, très suivi pour ses prédications pittoresques et bouzingotes, peu châtiées mais très attrayantes, ne l'était pas pour son exégèse, terre à terre et banale. Monsieur Diodati<sup>23</sup>, type du chrétien mais également type de prolixité et d'obscurité dans sa théologie pratique, s'était attiré ce mot par ses interminables enfilades de phrases touffues : *ce que Diodate veut dire est bien plus clair que ce qu'il dit*. Enfin monsieur Chenevière<sup>24</sup> professait la dogmatique : vrai gentilhomme du 18<sup>ème</sup> siècle, constamment en habit à la française, avec des cheveux bouclés retombant sur ses épaules, il semblait toujours prêt pour un quadrille. Charmant vis-à-vis de tous, plein d'esprit, démocrate dans l'âme, prédicateur fleuri, d'un caractère fortement trempé et d'une noble énergie morale, excellent pour les étudiants français qui lui pardonnaient la pauvreté de son enseignement auquel ils préféraient quelques canotages sur le lac ou quelques déjeuners au Salève, chez la célèbre madame Forax, nous servant toujours son plat spécial : la tête de veau à l'huile. Tel est le bilan de nos cours ; pas forts, qui excusait en partie notre faiblesse : à nourrice anémiée, nourrisson chétif. J'ajoute, pour éviter toute ingratitude, que ces professeurs nous faisaient tous chez eux le plus cordial accueil, qu'ils nous invitaient individuellement ou par fournées

<sup>20</sup> Sur ce point, qui nécessiterait un trop long développement, nous renvoyons à l'article *Le temps des divisions parmi les Églises Réformées* sur le site du Musée virtuel du protestantisme français :

<http://www.museeprotessant.org/Pages/Notices.php?noticeid=307&scatid=10&lev=1&Lget=FR>

Camille Rabaud, qui se rangea dans le camp des libéraux aborde la situation locale dans la deuxième partie de ses mémoires.

<sup>21</sup> 1801 – 1886, auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire du christianisme.

<sup>22</sup> Jacob Elisée Cellierier (1785 – 1862). Ses discours aux étudiants en théologie, sa grammaire de l'hébreu et plusieurs de ses travaux d'exégèse biblique ont été publiés.

<sup>23</sup> Edouard Diodati a en particulier traduit en français les Sermons de Thomas Chalmers (1780 – 1847), théologien écossais. (Il fut d'abord pasteur de l'église presbytérienne à Glasgow, puis professeur de philosophie à l'Université de St Andrews).

<sup>24</sup> Il a en particulier publié en 1831 *Du système théologique de la Trinité*.



successives ; et je n'oublie pas notamment que, chez monsieur Cellier, une de ses filles, mademoiselle Betsi, posait des colles théologiques aux malheureux invités placés à côté d'elle ; aussi la fuyait-on comme un fléau.

En dehors de la faculté, nous avons le privilège d'entendre de remarquables prédicateurs : Barthélemi Bouvier<sup>25</sup>, qui, au retour d'Italie, où l'avait conduit la délicatesse de ses poumons, tourmenté par la nostalgie de la chaire, y remonta le premier Jour de l'An et, après un sermon électrisant sur la rapidité de la vie, il succomba, huit jours après, d'une hémorragie de poitrine. Jacques Martin<sup>26</sup>, ancien officier converti sur le champ de bataille de Waterloo, prédicateur classique, nous donnant souvent le frisson, mais récitant mot pour mot, incapable de dire une phrase sans bavure. Quelle ne fut pas un jour sa confusion, quelle ne fut pas l'angoisse de l'auditoire (les foules dans les temples étaient énormes), lorsque, à la Fusterie, dans un magnifique mouvement, tout à coup, il s'arrête les yeux hagards, manquant non pas de souffle mais de mémoire ; deux fois de suite, il lui fallut tourner les feuillets de son manuscrit qu'il avait toujours prudemment près de lui. Rorich, Bourrit, pour être moins éloquents que Bouvier, Munier<sup>27</sup>, Martin, Oltramare<sup>28</sup>, Chenevière, n'en étaient pas moins fort intéressants et attiraient des multitudes dans les grands temples de Genève, où l'on se rendait une heure à l'avance, si l'on voulait être bien placé. A l'Oratoire de l'Eglise libre, nous entendions également des orateurs aussi distingués par leur talent que par leur piété : Merle d'Aubigné<sup>29</sup>, l'historien de la Réformation, de Mole, Gaussen<sup>30</sup>, Pilet.

---

<sup>25</sup> 1795 – 1848. Genevois, il a soutenu sa thèse *De rationis juribus et limitibus quoad fidem* le 1<sup>er</sup> mai 1817. Il commença sa carrière comme régent et précepteur à Lancaster, Moscou puis en Angleterre et en Ecosse. Il fut pasteur de la petite communauté de français et de suisses résidant à Moscou et réussit à y faire édifier un temple. Il fut ensuite pasteur à Genève à partir de 1824 mais à temps partiel, tout en continuant son travail de précepteur. De santé fragile, il dut démissionner en 1826. Il fut ensuite cinq ans après pasteur à Coligny mais dut à nouveau démissionner en 1837 pour raison de santé. Il publia juste avant un recueil de ses sermons en 1835 sous le titre de *Doctrine chrétienne*. Il reprit son service pastoral mais dut à nouveau l'interrompre pour raison de santé en 1846. Il publia alors ses *Lettres d'un malade à un malade* avec un recueil de prières. Il décéda au début de l'année 1848. A sa demande, les professeurs Cellier et Diodati firent paraître en 1849 un recueil comportant treize de ses sermons.

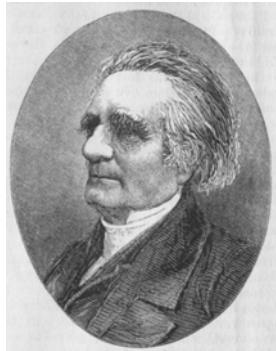
<sup>26</sup> Jacques François Martin (1794 – 1874). Plusieurs de ses conférences faites à la faculté de Genève et de ses sermons ont été publiés.

<sup>27</sup> David Munier a publié ses discours et conférences, en particulier ses *Conférences sur la lecture de l'Écriture Sainte* en 1850.

<sup>28</sup> Hugues Oltramare a publié en particulier un *Catéchisme à l'usage des chrétiens réformés* en 1859 et plusieurs ouvrages de théologie.

<sup>29</sup> Pasteur suisse (1794 – 1872), spécialiste de l'histoire de la Réforme en Europe.

<sup>30</sup> Le pasteur Louis Gaussen (1790-1863) est le fondateur de la Société Évangélique de Genève.



Jean-Henri Merle d'Aubigné (1794 - 1872), pasteur suisse et historien de la Réformation



Edmond Scherer (1815-1889), professeur à l'école de théologie indépendante de l'Oratoire de Genève

J'y ai même entendu Edmond Scherer<sup>31</sup> au temps de sa farouche orthodoxie, froid, sec, tranchant, brillant bien moins comme sermonnaire que comme critique et polémiste. Le milieu de l'Oratoire était si étroit, si fermé, que Scherer, avec son esprit pénétrant, logique et loyal, n'y put survivre longtemps. Le jour vint où, après un long et douloureux travail intérieur, force lui fut de rompre avec les ordres de la théopneustie et des anguleux formulaires ; poussé par sa science et sa dialectique, il avait essayé d'élargir la ceinture de fer qui l'étreignait insupportablement. N'y pouvant plus tenir, il cède aux cris de conscience et il jette ce mot, qui décide la rupture éclatante : *J'étouffe, ouvrez la porte ou je casse les vitres*. Ce fut le grand tournant de sa vie.

Résolument engagé dans la voie de la liberté, il ne devait plus arrêter et, franchissant toutes les barrières, il sombra finalement dans le scepticisme et le désespoir. Rompant avec tous ses amis de l'Oratoire, qui en chaire, dans les journaux, les conférences, les brochures, l'attaquèrent avec acharnement, il se créa de nouvelles relations et se réjouit de pouvoir librement poursuivre ses études scientifiques. Les étudiants français de Genève l'entourèrent, une soixantaine d'entre eux se cotise, louent une grande salle de restaurant où, durant l'hiver, Scherer leur donne son cours de théologie nouvelle. C'était très savant et très beau. Il sortait de l'ornière ; et son enseignement fut aussi mal vu de l'Église Nationale rivée à la vieille dogmatique, que de l'Église libre qui depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, n'avait pas fait un pas en avant. Attaqué avec virulence de tous côtés, Scherer se défendait, nerveux et cassant, dans la *Revue de théologie et de philosophie* qu'il fonda à Strasbourg, de concert avec

<sup>31</sup> Edmond Henri Adolphe Scherer (1815 – 1889), après des études classiques, littéraires et juridiques, obtient son doctorat de théologie à la Faculté de Strasbourg. Il est d'abord adepte des idées du Réveil. Il accepte (1845) la chaire d'histoire de l'Église à l'école de théologie indépendante de l'Oratoire de Genève, ouverte par la Société évangélique de cette ville, dont la base doctrinale est la pleine inspiration de la Bible. Mais en 1849 ce tenant brillant et connu du camp évangélique annonce la modification de ses choix doctrinaux et démissionne de toutes ses fonctions antérieures. En 1850, dans une brochure intitulée « La critique et la foi », il explique que lorsqu'on connaît les travaux des théologiens modernes, il est devenu impossible d'accepter la théorie de l'inspiration divine des Écritures. Il collabore (et soutient financièrement) la Revue de Strasbourg de T. Colani, y exposant un cheminement doctrinal qui le conduit progressivement à la libre pensée et à l'agnosticisme. En 1860 il s'installe à Versailles et participe à des mouvements intellectuels et politiques. Il est élu député en 1871 (centre gauche) puis désigné comme sénateur inamovible en 1879. Très anticlérical, il s'affirme comme un des plus fidèles défenseurs de la III<sup>e</sup> République, et demande que ses obsèques soient purement civiles.



Colani. Il se redressait fièrement sous les coups perfides. Messieurs Martin, de Mole, Ernest Laville<sup>32</sup>, tentèrent bien de lui répondre dans des réunions contradictoires, mais ils n'étaient pas de taille à lui tenir tête : on aurait dit des gazelles entre les griffes du lion.

Ces graves débats ne nous empêchaient pas de donner parfois essor à la gaieté de la jeunesse. Un singulier condisciple faisait la joie et l'ornement de la pension Audibert : Fontanieu, un incivilisé, un peu auvergnat de corps et d'esprit quoique du Gard, qui ne savait ni parler ni marcher ni manger, en un mot un ours mal léché. Hantés par le démon de la malice, l'idée nous prend d'insérer dans le *Journal des Affiches*, reçu dans toutes les familles de la ville, l'annonce suivante : *Monsieur Fontanieu, maître français de danse et d'élégance, prix modérés, rue du Rhône, Pension Audibert*. Le lendemain, un monsieur se présente : *est-ce ici que demeure monsieur Fontanieu ? Oui, monsieur, au fond du corridor, numéro 8*. Il frappe et la porte s'ouvre : *Ai-je l'honneur de parler à monsieur Fontanieu ?* D'une voix rude : *Oui, qu'est-ce que vous me voulez ? ; Monsieur, je viens vous prier de donner des leçons de danse à ma fille*. De la même voix rude : *Vous vous moquez de moi. Mais pas du tout, Monsieur ; c'est bien vous que le Journal des affiches annonce comme professeur de danse*. Stupéfaction, scène comique, fureur de Fontanieu. Ce fut un prodigieux amusement dans les chambrées de la pension. Seulement Fontanieu ne rêvait que la mort du coupable ; or, nous étions trois coupables. Il fallut du temps pour calmer la tempête qui grondait dans l'âme de ce fauve humain. Finalement, incivilisable, il dut reprendre sa charrue, privant Genève d'un professeur de danse et l'église d'un pasteur élégant.

Au bout de deux ans, j'avais laborieusement enfanté mon premier sermon. Je l'avais étudié, étudié... et je le savais comme jamais écolier ne sut sa leçon. Pour la première fois, je le donnai à Frenay, illustré par Voltaire, dont je visitai la chapelle, le château, le parc et l'énorme buisson planté par lui, dit-on. Désireux de m'exercer à la prédication, je répondis à l'appel du pasteur de Nyon, malade, et qui me rassura dans mes appréhensions, en m'annonçant un auditoire de douze à quinze personnes seulement. Hélas ! En arrivant au temple, timide comme j'étais, je faillis tomber en syncope, à la vue d'un orphéon, des pompiers, des bannières, d'une troupe d'enfants : c'était la fête annuelle de la *Société de Secours Mutuel*. Je monte en chaire tout tremblant, paralysé ; un voile d'amnésie sépare mon cerveau de mon cahier et, après cinq minutes, premier arrêt et recours au manuscrit ; après cinq autres, second recours. Plus mort que vif, je regagnai ma chambrette, profondément malheureux, et j'écrivis aussitôt aux miens pour leur narrer la catastrophe, pour leur dire que, puisque les capacités voulues me manquent pour le ministère, je n'ai plus qu'à retourner au pays et à songer à une autre carrière. C'était aller vite en découragement. Mais, parents, professeurs, amis me consolèrent et me ramenèrent au sens des réalités. Les étudiants même, pour rallumer ma flamme éteinte, me gratifièrent, au scrutin secret, des fonctions de la préture. Le Préteur était représentant du corps des étudiants auprès des autorités. Cette élection flatteuse qui

<sup>32</sup> Il a publié en 1869 un ouvrage intitulé *Le problème du mal*.



me ramena sang au cœur, fut célébrée par une journée d'excursion au Salève, où nous banquetâmes chez la veuve Forax, avec sa spécialité de tête de veau à l'huile. Au milieu de la fête, tout à coup, paraît le philosophe Ernest Laville avec son énorme crâne chauve se terminant par un petit visage d'enfant. Il venait aimablement nous surprendre et fraterniser avec les élèves. Il se mêla à nos ébats, faisant le jeune avec les jeunes ; il fut, à son entrée, l'objet d'une vibrante ovation. Cette journée de joie de quatre-vingt français sur terre étrangère, fut immortalisée par la "prétorade", une épopée en plusieurs chants, due à Louis Tournier pour la poésie, à Benjamin Tournier pour l'illustration. Le spirituel Louis Tournier mit finement en relief le côté comique de chacun de nous. Nous la fîmes lithographier et elle obtint un grand succès ; il en reste encore un exemplaire dans la collection de mes brochures.

Sans nous occuper de politique sur ce sol hospitalier qui, en deux circonstances très tragiques, fut extraordinairement généreux lors de la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, et lors de nos désastres en 1870, nous étions tous républicains, en sorte que ce fut un tressaillement d'enthousiasme quand la malle poste de Paris nous apporta soudainement la nouvelle de la révolution de 1848, de la fuite du roi Louis-Philippe, et de la proclamation de la République. C'était le couronnement de la campagne des Banquets, menée par Odilon Barrot<sup>33</sup>, contre l'entêtement de Guizot<sup>34</sup> qui s'était obstiné, refusant quand même l'élargissement du cens électoral. La condition, pour être électeur, était de payer deux cents francs d'impôt. Guizot s'y refusa contre vents et marées ; il refusa même l'admission des capacités, conférant le droit d'élection à un idiot riche, quand un agrégé de philosophie ne pouvait voter. Il mena la royauté à l'abîme ; la France entière était soulevée. Raide comme une barre de fer, Guizot fut emporté par l'orage avec son roi. J'ai vu de près, au synode de Paris de fin 1872, ce petit homme à la parole froide et tranchante comme une lame d'épée ; venant d'outrager Athanase Coquerel fils<sup>35</sup> à la tribune, il ne lui permit pas de répondre pour se justifier et la droite orthodoxe, son esclave, lui refusa jusqu'au bout la parole ; abus inique de la force qui provoqua, après la séance, un incident qui faillit dégénérer en pugilat. Tel était Guizot : grand talent, grand tête. Le 26 février, surlendemain de la révolution, à l'affût des nouvelles, nous attendions la malle-poste de Paris ; mais en entendant le cliquetis de son fouet, et en voyant le drapeau rouge flotter au vent, nous fûmes saisis d'effroi, comme gens qui ont la vision des massacres de 1793, qui pressentent la fin de la République dans des torrents de sang. Heureusement, c'étaient des craintes chimériques : Lamartine, ministre des affaires étrangères, sauva la situation par un discours sublime, sur la place de l'Hôtel de Ville : *je ne veux pas du drapeau rouge qui a traîné dans le sang et la boue autour du champ de Mars mais je veux le drapeau tricolore qui a porté autour du monde la gloire de la France.*

<sup>33</sup> Hyacinthe Camille Odilon Barrot (1791 – 1873).

<sup>34</sup> François Pierre Guillaume Guizot (1787 - 1874).

<sup>35</sup> Athanase Josué Coquerel, fils du pasteur libéral et écrivain Athanase Laurent Charles Coquerel (1795 – 1869), né à Amsterdam en 1820, docteur en théologie de l'université de Leyde. Ses sermons et ses homélies ont été publiés. Il a aussi produit des travaux historiques sur Jean Calas, la Saint-Barthélemy, l'Église réformée de Paris, le théâtre de Jean Racine, ainsi que des considérations philosophiques qui toutes affirment les idées du parti libéral protestant, dont il était l'orateur ardent et le vulgarisateur. Il est décédé en 1875.





Quelques années après, à la nouvelle du coup d'état du 2 décembre 1852, notre impression ne fut pas moins vive. On n'y pouvait croire. Quoi ? Ce forban, ce fourbe, cet assassin qui venait de mitrailler les promeneurs inoffensifs des boulevards, se couronner empereur... Est-ce possible ? Les Parisiens le souffriront-ils ? Ne vont-ils pas le fusiller ? Hélas, tout tremble sous la terreur des balles, de Lambessa ou de Cayenne, et l'usurpateur imposa à la France dix-huit années de despotisme napoléonien qui, pour la seconde fois, devait aboutir à une épouvantable catastrophe finale.

Encore quelques faits pour terminer le récit de mon séjour dans cette bien aimée Genève. Vivement pressé par les miens de faire effort pour vaincre ma sauvagerie, en vivant le plus possible dans la bonne société, je me décidai, avec beaucoup d'hésitations, à présenter enfin une lettre de recommandation auprès de la famille Aubert de la Rue, l'une des principales du quartier aristocratique de la rue des Granges. Poliment mais cérémonieusement accueilli, je fus invité à prendre un thé de grand monde, habit à la française, chapeau haute forme, gants blancs ; foule nombreuse de dames et de messieurs circulant sur les moelleux tapis dans trois grands salons ou assis en groupe le long des murs, de neuf heures à minuit. Seul, errant comme une âme en peine au milieu de ce beau monde inconnu, glacial et guindé, je m'ennuyais à mourir. De temps à autres, monsieur Aubert de la Rue m'abordait : *Eh bien, M. Rabaud, passez-vous agréablement votre temps ?* Question narquoise ajoutant encore à mon embarras. Ces soirées, qui se renouvelaient cinq ou six fois par hiver, étaient pour moi un supplice. Huit jours d'avance, la préoccupation me poursuivait comme un cauchemar. Mais pourquoi continuer ? Par devoir pour être agréable aux miens... Il s'agissait de se former aux bonnes manières ! Je n'en reste pas moins reconnaissant aux hôtes de la rue des Granges qui, m'ouvrant leurs somptueux salons, me firent plus d'honneur que de plaisir<sup>36</sup>. Je contais mes ennuis, mes soucis à ma cousine Anna Dejean, placée en pension chez Madame Suez, membre de l'*Eglise libre*<sup>37</sup>, d'une étroite orthodoxie, mais charmante et très sympathique. Anna m'engageait à persévérer quand même ; et en effet je tins bon jusqu'au bout, me demandant encore ce que j'ai emporté de ce milieu si vain, en plus de mon immense ennui. Je me plaisais davantage et trouvais plus de profit dans la modeste société bourgeoise des Suez : là, je trouvais, avec la bonne éducation, la simplicité, la sincérité, un cordial et généreux esprit, en même temps qu'un esprit démocratique et libéral. J'ai trop de sang paysan et huguenot dans les veines pour m'accommoder d'une vie tout artificielle et d'un langage de convention, la moindre miette de la réalité me touche plus que tous les clinquants.

La fin de mes études approchait. Je voulus, avant de quitter ce séjour enchanteur, entreprendre avec mes amis, mes dernières excursions : d'abord, au Mont Blanc, au milieu des vallées profondes et des grandioses paysages alpestres. Nous montâmes à pied la Mer de glace, cette montagne de glace, qui, comme les icebergs des mers du

<sup>36</sup> Ma grand-mère Julien ayant été élevée chez des parents Gautard à Vevey, y avait laissé des souvenirs ; en sorte que, plusieurs fois, je fus reçu chez eux.

<sup>37</sup> L'Eglise évangélique libre de Genève, fondée en 1849, fait partie des Eglises protestantes indépendantes de l'Etat en Suisse à la suite de dissensions théologiques.



nord, mesure une étendue de deux ou trois mètres sur une centaine de profondeur, toute semée ça et là de crevasses dont on ne voit pas le fond, recelant une eau bleue, reflet du ciel, d'où l'on ne revient pas si on y tombe. Après le mont Blanc, le tour du Lemman et, au bout, voyage pédestre au Grand Saint Bernard. Après avoir péniblement gravi le penchant des Alpes qui sépare la Suisse de l'Italie, nous arrivâmes à l'Hospice, au milieu des neiges éternelles ; sur l'autre versant, la cité italienne d'Aoste, chantée par Xavier de Maistre<sup>38</sup>. C'était peu après la bataille de Novare où Charles Albert, roi de Piémont, fut battu par le général autrichien Radeski. Dix mille italiens furent refoulés sur Genève, où ils fondèrent un restaurant que je fréquentai et une église protestante dont je suivis les cultes ; ils étaient présidés par un ancien prêtre converti, d'une éloquence populaire entraînante. Pour tous, Radeski était un objet d'horreur. Arrivés à l'Hospice<sup>39</sup>, à 2428 mètres d'altitude par un chemin de pierre, de neige et de glace, nous y trouvâmes une douzaine de moines et une nombreuse société cosmopolite, bariolée d'Anglais, d'Espagnols, d'Allemands, d'Italiens, de Français, une vraie Babel. Frugal repas du soir en commun, pour lequel, comme pour le lit, chacun versait à volonté dans un tronc fixé au mur. Le lit, dans la cellule, laissait un peu à désirer. Mais nous souffrions surtout, par un ciel magnifiquement étoilé et une bise glaciale, des émanations putrides d'un cadavre récemment découvert dans les neiges par les grands chiens-sauveurs, et qui gisait depuis quelques jours dans la morgue voisine ; les fenêtres, mal closes, laissaient tout passer. Le lendemain matin, visite générale de l'église, sous la direction d'un moine, servant de cicérone. Eglise ordinaire, quelques tableaux de saints et de saintes et un grand tableau représentant le diable et tous ses accessoires : cornes, griffes, queue, fourches... *Ecco, ecco Radeski*, s'écria vivement un homme du groupe, un italien qui le désigne du doigt, réchappé de la déroute de Novare ; *Voilà, voilà Radeski*, naïf écho de la haine déchaînée par les cruautés du général autrichien. Dernière excursion avec quelques camarades dans cette splendide Savoie, redevenue terre française, après l'expulsion des autrichiens du sol italien dans les brillantes victoires de Magenta et Solferino, en juin 1859, par une chaleur torride. Les Italiens, tout frémissant de leur délivrance de ce long joug si odieux, entrèrent dans un accès de délirante gratitude, au point que, à leur passage dans les rues de Milan, nos soldats voyaient les femmes se jeter à leur cou pour les embrasser. Ils leur portaient enfin la liberté tant rêvée, dans les plis de leur drapeau. Voyage délicieux, mais où je perdis mon pantalon et où je faillis perdre la vie. Le dit pantalon est une malchance : d'abord, dans la première journée de départ. Au bord du chemin longeant une montagne, un grand trou apparaît avec une échelle adossée à l'intérieur. Un peu plus téméraire que mes condisciples, je m'aventure sur l'échelle pour me rendre compte ; mal m'en prit. En descendant échelon par échelon dans l'obscurité, je sentis jusqu'aux genoux quelque chose de tiède comme un chatouillement. Je remonte ... mon pauvre pantalon est tout jaune : c'était une mine de soufre, en partie remplie d'eau et abandonnée pour quelques jours par les ouvriers. Et au retour, du haut d'une montagne en pente raide et toute gazonnée, un sentier en lacets conduisait

<sup>38</sup> Napoléon passa là, en 1800, allant à Marengo et chevauchant des chevaux de paille en passant la nuit sous un Fort, pour ne pas donner l'éveil.

<sup>39</sup> Le Mont St Bernard lui-même a 3371m d'altitude. L'hospice pour les voyageurs fut fondé en 982 par Bernard de Menton, sur l'emplacement d'un ancien autel de Jupiter.



jusqu'en bas. Une descente en zigzag devant prendre beaucoup de temps, je proposai à mes amis la descente directe. Sur leur refus, je m'y hasarde seul ; mal m'en prit. Je me lance et me voilà, roulant sur le dos, en train express, follement entraîné par la vitesse acquise, prêt à me briser contre les roches du fond, lorsqu'une idée me vint en éclair dans l'esprit : frapper sur le sol humide un grand coup de talon et arrêter net ma course folle ; ce fut mon salut. Mais que de meurtrissures me valut ma témérité ! Que de railleries ! Que de souffrances à mon pauvre pantalon ! Déchiré depuis le bas jusqu'à mi-cuisse, il laissait ma jambe à nu et, pour couvrir ma nudité, la seule ressource fut une ficelle partant de la cheville et enroulant ma jambe jusqu'au-dessus du genou. C'est dans ce triste état d'un loqueteux que je dus terminer mon excursion et rentrer, peu fier, à Genève. Je n'étais pourtant pas au bout de mes aventures : mes amis choisirent pour le retour la route de Seyssel afin d'y déguster en passant son excellent vin blanc. Je préfèrai, moi, jouir du pittoresque paysage de ce pays ravissant. Une fois séparés, je marchai longtemps seul, à travers monts et vaux, et bois silencieux. En plein inconnu, la nuit tombant, et n'apercevant au près et au loin, ni âme vivante, ni fermes, je marchai toujours, non sans me demander, anxieux, comment j'allais passer la nuit. Rencontrant sur mes pas un large torrent, se jetant en cascade dans un gouffre très profond de la Cuve d'Arnon, je prends mon courage à deux mains, je brûle mes vaisseaux et, pour m'obliger à franchir d'un bond le torrent, je jette mon petit sac sur l'autre bord et m'appuyant sur mon long bâton de montagne, je tente le *saut périlleux* et me voilà continuant ma route à perte de vue, sans savoir où je vais, dans ces grandes solitudes de landes, sans guide et sans lumière que celle d'une lune douteuse ; pas un paysan à l'horizon pour me renseigner. Enfin, s'en trouve un sur mes pas, de mine peu rassurante. Je lui offre un franc pour me conduire à l'auberge la plus proche. Nous cheminons ensemble encore quelques kilomètres et je le fais toujours passer devant, sous prétexte de m'indiquer la route ; c'était plus prudent que de marcher de front. Nous arrivons enfin à une misérable bicoque perdue dans la montagne, que je bénis pourtant comme un lieu de repos et, un peu aussi je l'avoue, comme la fin d'un danger possible. Qui sait, me dis-je néanmoins, si ce lieu si retiré ne serait pas un coupe gorge ! Si les voyageurs n'y étaient pas dévalisés et assassinés ! Et la *folle du logis* entre en campagne. Après une omelette rapidement prête et rapidement avalée, je me hâte de gagner ma chambre, espèce de dortoir à quatre lits, aux quatre coins. Ni targette, ni serrure pour barrer la porte. Et si l'on vient la nuit, pendant le profond sommeil qui va suivre ma fatigue ! Et si l'on te vole ta jolie montre d'or, faite par l'ami Frac de Genève, un de ces horlogers en chambre, si instruits, qui savent Rousseau par cœur ! Nouvelles angoisses, que faire ? Deux choses : j'empile, d'abord, trois chaises l'une sur l'autre, derrière la porte, pour être au moins réveillé si l'on vient ; puis, j'enroule ma montre dans ma cravate, et ma cravate autour de mon cou et je me couche, harassé. A peine commençai-je un sommeil de plomb que, vers minuit, patatic, patatrac, mes trois chaises roulent avec fracas sur le plancher, je sursaute et me crois à ma dernière heure ; pas du tout ; un grand éclat de rire me rassure : c'est la bonne qui, accompagnant un roulier à un autre lit, a deviné ma frayeur et s'en donne à cœur joie. Un peu confus, je ne bouge pas ; je joue celui qui dort ; à peine si, avec tant d'émotions, je dormis quelques



heures ; et, au premier jour, j'eus hâte de fuir ce lieu, pourtant bien innocent, qui eût pu être mon tombeau et dont le souvenir me divertit, chaque fois que j'y pense.

Rentré à Genève, pantalon ballant, mine basse, mais tout de même m'applaudissant de ces belles équipées qui, à mes yeux, valaient bien plus que la bouteille de Seyssel de mes amis, et près de quitter cette ville chérie où je venais de passer avec tant de charme et de profit les cinq plus belles années de ma jeunesse, je songeai avec reconnaissance à tout ce que Dieu m'y avait donné de bénédictions : des amis de choix, des professeurs sympathiques, des prédicateurs éminents, un intense foyer de vie spirituelle, des ressources sans nombre pour s'instruire, une nature sans pareille, et surtout une provision de foi, d'énergie morale, d'enthousiasme pour le ministère chrétien et le règne de Dieu. Je songeai aussi à tous les accidents évités, lorsque, dans le canton de Vaud, nous jouions sottement à qui tiendrait le plus longtemps sa main dans les bassins glacés de Yvonne, recevant leur eau bouillonnante des cimes du Jura ; lorsqu'une épingle, égarée dans les aliments, s'arrête au fond de mon gosier ; lorsque, à la promenade, marchant en file indienne, un étudiant derrière moi, presse par mégarde la gâchette de son fusil touchant presque à ma nuque ; s'il m'eût raté, j'étais foudroyé ; lorsque au Mont Blanc, à la Mer de Glace, je faillis glisser dans une de ces effrayantes crevasses d'où l'on ne remonte plus, qui ne rendent pas plus les victimes que la mort ne rend les siennes ; lorsque, sur la montagne, je roulai de haut en bas, lorsque à la Cuve d'Arnon, je dus auprès du gouffre, faire un pas de géant, sans compter les imaginaires dangers de voyage nocturne et de l'auberge inconnue<sup>40</sup>...

## STRASBOURG

Mes amis et moi ne dîmes pas sans douleur le dernier adieu à cette Genève adorée où nous laissions tant de doux souvenirs. Encore dans une grande diligence à trois corps, avec postillon à long fouet et fier comme Artaban, nous gagnâmes Strasbourg, faculté française. Mes amis et moi, nous voyageâmes dans le compartiment du milieu à six places, et dans l'agréable société d'une jeune dame parlant admirablement français avec un délicieux accent du Nord, que nous prîmes pour une parisienne et qui nous dit être russe retournant à Moscou.

Notre première impression à Strasbourg ne fut pas très favorable, malgré son imposante et belle cathédrale. Notre but était d'y passer nos grands examens, d'y préparer et d'y soutenir notre thèse. La Faculté de théologie comptait de savants professeurs : le doyen Bruch<sup>41</sup>, Schmidt<sup>42</sup> et surtout Reuss<sup>43</sup>, le grand exégète, d'une

---

<sup>40</sup> *Dieu est grand, Dieu est bon ; tous ses bienfaits sont sur nous*, Ps CXVI, 12.

<sup>41</sup> Jean-Frédéric Bruch (1792 – 1874) est un pasteur et un professeur de théologie. Né à Palatinat, il fit ses études au séminaire protestant et fut successivement précepteur et pasteur. Naturalisé français en 1821, il est nommé professeur de morale, puis en 1838 professeur de dogmatique et doyen de la faculté de théologie de Strasbourg. Il occupa de nombreuses autres fonctions : Directeur du gymnase, Président de la conférence pastorale (1834 – 1870), Inspecteur ecclésiastique, membre du Directoire. Après l'annexion, il fut nommé Recteur de l'Université impériale. Il incarne dans l'Eglise de la Confession d'Augsbourg le libéralisme modéré de la première moitié du XIXe siècle.

réputation européenne, qui, le premier, découvrit l'énigme du 606 et du 616 de l'Apocalypse (Néro César) et qui, fou de joie, cria comme Archimède : *Je l'ai trouvé !* Tempéraments froids et lourds que tous ces professeurs, mais serviables et bons.



Timothée Colani (1824-1888), professeur à la Faculté de théologie de Strasbourg

Colani<sup>44</sup> habitait Strasbourg, encore tout vibrant de la bataille de Scherer, dont il avait épousé la cause avec ardeur. C'était, à l'instar de Scherer, une âme foncièrement croyante et loyale ; mais il avait, comme lui, un caractère absolu et tranchant, ne ménageant l'un et l'autre leurs adversaires pas plus qu'ils n'étaient ménagés par eux. Ils faisaient une œuvre de déblaiement ; ils dégageaient la vérité de ses scories, pour la rendre plus attrayante et plus résistante sur les nouvelles bases qu'ils lui donnaient, ne doutant pas, dans leur sincérité, des conséquences extrêmes où, malgré eux, ils devaient être entraînés plus tard. Je voyais souvent

---

<sup>42</sup> Charles *Guillaume Adolphe* Schmidt (1812 – 1895) est un historien et théologien luthérien. Il fit ses études au gymnase de Strasbourg, puis au séminaire protestant et à la Faculté de théologie. Il débuta en 1839 une carrière universitaire comme professeur d'homilétique au Séminaire protestant et aussi d'éloquence sacrée en 1843 à la Faculté de théologie. Il échange ces fonctions en 1864 et assure alors le cours d'histoire de l'Eglise. Il dirige le gymnase de 1849 à 1859 et de 1865 à 1868. En 1872, il est nommé professeur de théologie à l'Université impériale de Strasbourg. Il prend sa retraite en 1877. Il est un des plus grands historiens du XIXe siècle par le nombre et la qualité de ses travaux consacrés à l'histoire de l'Alsace et à l'histoire religieuse. Il a laissé une cinquantaine d'ouvrages.

<sup>43</sup> 1804 – 1891. Historien, membre du courant libéral de l'Église luthérienne, il révèle au protestantisme francophone la richesse de la recherche biblique allemande. Il commença ses études théologiques à Strasbourg, poursuivies à Göttingen, complétées par l'étude des langues orientales à Halle et Paris. Privatdocent (1828) puis professeur titulaire au séminaire protestant de Strasbourg, il sera, de 1838 à 1888, professeur à la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg où il occupe une chaire de morale, puis et surtout d'exégèse. Après l'annexion de l'Alsace par l'Allemagne, il continue son travail universitaire à Strasbourg, où il meurt en 1891. On lui doit en particulier une traduction en français, avec commentaires, de la Bible en seize volumes (1876 à 1879) et l'édition des œuvres de Calvin, contenant tous les traités théologiques du réformateur. Pour Reuss, la formation de la Bible doit tenir compte de l'histoire culturelle du judaïsme pour l'Ancien Testament et du christianisme primitif pour le Nouveau Testament. Avec Timothée Colani, il crée en 1850 la *Revue de théologie et de philosophie chrétienne*, plus connue sous la désignation de *Revue de Strasbourg*, dont le but était d'initier le protestantisme de langue française aux nouvelles méthodes d'étude de la Bible.

<sup>44</sup> Timothée Colani (1824 – 1888). Après des études de théologie à la Faculté de Strasbourg, il devient pasteur de la paroisse Saint-Nicolas ; il occupe la chaire d'éloquence sacrée à la Faculté. Il fonde en 1850 la *Revue de théologie et de philosophie chrétienne* ou *Revue de Strasbourg* qui devient vite le porte-parole du libéralisme radical. Colani reprochait à l'orthodoxie, incarnée pour lui par les hommes du Réveil, « de n'être pas un humanisme, de faire planer Dieu au-dessus du monde, de ne prendre en compte ni l'humanité de Jésus, ni les progrès à l'œuvre dans la société ». Après 1871, Colani abandonne tout à fait ses fonctions pastorale et professorale ; sous-bibliothécaire à la Sorbonne en 1877, il s'intéresse davantage aux questions littéraires et politiques, et collabore à différents journaux (*Le Temps*, *La République française* de Gambetta).



Colani, d'un abord facile, un peu rude dans sa franchise et causant volontiers avec les étudiants pour les éclairer dans leurs travaux ; je lui garde un souvenir reconnaissant de sa bienveillance et de ses judicieux conseils ; noble nature et profond théologien.

Six mois durant, je piochai ma thèse, actuelle à cette époque de la théologie combative, sur les rapports de l'autorité et de la foi. Je travaillais dans les bibliothèques ; j'allais visiter, dans cure voisine d'Oberhausbergen, mon excellent ami Adolphe Schaffer, connu à Genève, et dont le fils devint plus tard le secrétaire de Carmen Sylva, reine de Roumanie<sup>45</sup>. J'arpentais la riche plaine d'Alsace et me promenais avec délice sur le large pont de Kehl, jeté sur le Rhin, moitié français, moitié badois, dont le milieu, une ligne de un centimètre, formait la frontière entre les deux pays et sur laquelle les deux sentinelles, française et badoise, montaient la garde, l'arme au bras marchant l'une contre l'autre jusqu'à ce que, se rencontrant à la limite, elles se tournaient subitement le dos, pour recommencer le même manège du matin au soir et du soir au matin, perpétuellement. Qu'avec un mauvais esprit à la Bismarck, les incidents de frontière eussent été faciles ! Mais alors, l'Allemagne n'était pas aussi arrogante et provocante qu'elle l'est devenue ; pas de plus grossier insolent qu'un parvenu ; loin d'avoir la noble générosité de sa force, l'Allemagne n'en a que la brutale fatuité ; c'est ainsi que les animaux abusent de leur force.

Examens passés, thèse soutenue, j'eus la malencontreuse pensée de me faire consacrer à Strasbourg dans ce milieu si froid et si sec, loin de tous les miens, pour être plus libre de mes mouvements, en vue d'une place future. Ainsi, je privais ma famille d'assister à ma consécration et mon vénéré père de la joie de me consacrer lui-même. J'en ai eu, depuis, beaucoup de regrets et même des remords ; comme aussi j'ai déploré ma burlesque fantaisie, au cours de mes études à Genève, d'y passer deux années consécutives sans retourner au pays, privant ainsi père et mère de me voir pendant vingt-quatre mois ! Aujourd'hui même, après soixante ans, ce souvenir m'est pénible ; que de fois me le suis-je reproché ! Moisson amère d'une juvénile étourderie. Qu'arriva-t-il aussi, au bout de deux années d'absence ? Quand enfin, j'arrivai et que je descendis de diligence avec de longs cheveux flottant et un chapeau Garibaldi<sup>46</sup> à larges bords, ma pauvre mère, toute palpitante, se jeta au coup d'un jeune voyageur qu'elle prit pour moi, et qui resta stupéfait de sa tendresse. Revenant à ma consécration de Strasbourg, j'en chargeai monsieur Mader, pasteur de l'Eglise Réformée de Saint-Thomas, qui, assisté des deux professeurs Yung et Schmid, me consacra sommairement dans la sacristie, en présence de deux de mes amis, en me recommandant, pour toute allocution, de ne pas rechercher les richesses de ce monde. Quand j'y pense, mon remords renaît, comme une plaie qui se rouvre. Me voilà ministre du Saint Evangile, libre de ma personne.

<sup>45</sup> Carmen Sylva est le nom de plume de la princesse *Elisabeth Pauline Ottilie Louise de Wied* (1843 - 1916), qui devint, par mariage, princesse puis reine de Roumanie. Elle rencontre son futur mari, *Charles de Hohenzollern-Sigmaringen*, lors d'un séjour à Berlin en 1861. Elle l'épouse le 15 novembre 1869, trois ans après son élection en tant que prince de Roumanie.

<sup>46</sup> Expédition des 1000 où figurait Locroy et qui valut à Victor Emmanuel le royaume de Naples.

## VOYAGE EN ALLEMAGNE<sup>47</sup>

Après six mois de choucroute, de saucisse et de bière, nos diplômes en poche, nous formons, mon ami Moulinié et moi, un grand projet : visiter l'Allemagne avec quarante francs chacun dans le gousset ! Nous partons un matin de Strasbourg, à la première heure, en wagon de quatrième classe, où chacun doit s'asseoir sur ses propres bagages, et pour trois francs, nous arrivons le soir, à Heidelberg, dans le Neckar, la ville du Grand tonneau, sur la plate forme duquel on danse, et de la célèbre université, où nous entendîmes Dorner<sup>48</sup>, alors fort en vogue. Nous connaissions déjà Karlsruhe, chef lieu du Grand-duché de Bade, cité curieuse bâtie en éventail, et dont toutes les rues aboutissent au palais du Grand-Duc, qui, de ses fenêtres, avec une longue vue, peut voir ce qui se passe dans tous les quartiers de la capitale ; il tient tout son monde dans son regard. Puis nous nous embarquâmes sur un bateau à vapeur faisant le service des villes riveraines du Rhin ; or, c'était un temps d'inondation ; le Rhin avait débordé au loin et remplissait au loin la campagne de ses eaux boueuses. Le bateau avait peine à distinguer sa ligne ordinaire, là surtout où les arbres des bords ne le dirigeaient pas ; Mayence, Coblenze, Worms étaient submergées ; la navigation n'était pas sans embarras et sans danger ; car le cours du fleuve n'étant plus marqué, le bateau pouvait être jeté en dehors sur les terres. Parmi les villes visitées, je me souviens, entre autres, d'Heidelberg, Bonn, Mannheim, Cologne, Francfort. Nous nous adressions aux plus modestes hôtels et nous faisons maigre pitance ; il fallait bien réserver de quoi payer le billet de retour !



Isaak August Dorner (1809-1884)



Johann Tobias Beck (1804-1878)

A l'Université de Bonn, nous entendîmes le célèbre critique Beck<sup>49</sup>, petit homme rond, parlant durant une heure sur la même note et qui, pour ménager son coude, pliait le pan de la redingote sur lequel il s'appuyait tout le temps ; il n'eut ainsi jamais, dit-on, les coudes troués. A Mannheim, reçus chez un ancien élève de Moulinié, je fus frappé de l'extrême propreté de la ville ; pas un papier, un chiffon, une pelure ; des ruisseaux limpides circulant partout. Chaque matin, lavage extérieur

<sup>47</sup> Cette dernière partie formant un chapitre à part, nous avons rajouté un inter-titre.

<sup>48</sup> Isaak August Dorner (1809-1884) fut une des grandes figures du luthérianisme allemand du 19<sup>e</sup> siècle.

<sup>49</sup> Johann Tobias Beck (1804-1878), professeur de théologie à Bâle puis Tübingen, était connu pour ses positions critiques tant à l'encontre de l'aile droite que de l'aile gauche du protestantisme allemand au 19<sup>e</sup> siècle.



des maisons, et l'intérieur tout ordonné, tout reluisant. Chose étrange, dans ces pays de haute culture qu'on croirait affranchis de tout préjugé, il règne généralement une peur atroce du chiffre 13, au point que, dans le numérotage des rues, les maisons affligées de ce chiffre, ne trouvent point de locataire et qu'il faille, nous l'avons constaté, les numéroter 12 bis ; et certains même tremblent encore de s'y aventurer. A Francfort-sur-le-Main, ville superbe de banquiers et de juifs, nous rencontrâmes çà et là des groupes d'aspect minable, vêtus de longues lévites noires, d'un tout autre type allemand qui est rougeaud, rousseau, à large faciès : c'était, nous dit-on, la tribu, la colonie des Juifs, pauvres, mal vus, contre lesquels on nourrit, comme en Russie, une haine instinctive, aveugle. Ils vivent entre eux, claquemurés, honnis. Les antisémites, leurs ennemis, oublient que Jésus Christ était Juif et aussi les apôtres, et aussi les premiers disciples et les premiers martyrs. Ils oublient que, s'il y a quelques galeux dans le nombre, il y en a aussi parmi les catholiques, les libres penseurs et qu'il est inique, autant qu'illogique, de juger tous par un. Musique ravissante dans le superbe parc de Francfort ; mais à l'entrée cet écriteau : *Défense d'entrer aux gens mal vêtus*. Nous regardons en souriant : l'écriteau est-il pour nous ? Miséreux de quatrième classe, poussiéreux, négligés, préoccupés de science plus que de toilette, ne risquons-nous pas la honte d'une expulsion ? A tout hasard, nous entrons ; nul ne nous apostrophe ; et tout en jouissant du concert, nous allons, derrière un fouillis, consommer notre hygiénique déjeuner de fromage et de pain ; le soir à l'hôtel, pour nous refaire, bœuf bouilli et bière. Est-ce à cette intempérance que je dus l'affreux choléra de la nuit ? Toujours est-il que cet accident me mit tellement à mal que je dus quitter Moulinié qui passait encore quelques jours en Allemagne et rentrer précipitamment, seul dans mon logis de Strasbourg.

Hélas, un malheur n'arrive pas sans deux et il m'arriva, dans ma détresse sanitaire et financière, une des aventures les plus malencontreuses de ma vie. En partant de Francfort, mon billet de retour payé, ma bourse était à peu près à sec. Or, prenant le train à Fribourg-en-Brisgau, je devais descendre à la bifurcation de Strasbourg et, soit somnolence, soit ignorance de langue, je n'y descendis pas. Et comme le train filait, filait toujours, sans que le clocher de la cathédrale apparût, je m'informai et les voyageurs me firent comprendre que j'avais dépassé de plusieurs stations mon point d'arrêt. Désespéré, je descends aussi tôt que je le puis ; c'est un tout petit village ; me voilà seul, en plein pays allemand, malade, ignorant la langue, loin de Strasbourg, avec dix sous dans mon gousset ! Il s'agissait de revenir en arrière et de reprendre la ligne de Strasbourg. Pour cela, plus d'argent ; que devenir ? Pour me tirer de ce mauvais pas, l'idée me vint de m'aboucher avec un indigène lettré pour lui conter mon sort. Mais c'est en vain que je demande pasteur, curé, notaire ; il n'en existe pas ; j'entre alors dans un caboulot pour prendre le temps de réfléchir en avalant une chope. Newton trouva la loi du monde en y pensant, et moi aussi, toujours en y pensant, je trouvai mon salut. Je demande un dictionnaire et, avec peine, je compose la phrase que voici : m'étant trompé de ligne, je dois rentrer à Strasbourg et il ne me reste plus d'argent ; prêtez-moi cinq francs pour mon billet, je vous laisserai mon pardessus en gage et, dans quelques jours, je reviendrai le prendre et vous rembourser. Mon idée géniale est acceptée et, dans trois jours, je





<i>HISTOIRE / ARCHITECTURE / PATRIMOINE</i>
<b>Pasteurs de l'ERF Castres</b>

retourne pour tout régler ; mon angoisse, dans cette occasion, fut si vive que, malgré le grand laps de temps qui s'est écoulé, aucun détail ne m'a échappé.

***Camille Rabaud***